

5 – 2011

DESHIMA

REVUE D'HISTOIRE GLOBALE DES PAYS DU NORD

Regards sur l'histoire africaine
des pays nord-européens

Départements d'études néerlandaises et scandinaves
Université de Strasbourg



Revue publiée avec le concours du Nederlands Letterenfond et le
Réseau franco-néerlandais (www.frnl.eu).

Regards sur l'histoire africaine des pays nord-européens

Afrique

Thomas Mohnike	
<i>Itinéraires imbriqués : Eléments d'une histoire africaine des pays nord-européens</i>	p. 7
Frederike Felcht	
<i>On the topography of H. C. Andersen's travelogue I Spanien</i>	p. 17
Joachim Schiedermaier	
<i>Turmoil in the Dark Continent</i>	p. 31
Christine Smith-Simonsen	
<i>Mythbusting</i>	p. 47
Thomas Beauvils	
<i>Le « negerhollands » de Saint-Thomas et de Saint-Jean de J.P.B. de Josselin de Jong</i>	p. 63
Claudia Huisman	
<i>Soldats africains dans les Indes orientales néerlandaises</i>	p. 81
Wouter van der Veen	
<i>Vermeer en Afrique</i>	p. 97
Catherine Repussard	
<i>JunkerInnen en Afrique</i>	p. 107
Frederike Felcht	
<i>Les politiques de la faim dans Sult (La faim) et Life & Times of Michael K</i>	p. 127
Dorian Cumps	
<i>Explorations dans l'imaginaire</i>	p. 151
Tomas Lieske	
<i>Petit cheval</i>	p. 157

Savants mélanges

Annie Bourguignon	
<i>Peut-on lire Nordahl Grieg au ^{xx}e siècle ?</i>	p. 167
Karin Ridell	
<i>Identités et appartenances linguistiques, nationales et régionales</i>	p. 191
Martin Kylhammar	
<i>Rompez ! Rompez ! L'art moderne de faire table rase du passé</i>	p. 225
Alexis Metzger, Martine Tabeaud	
<i>Neiges et glaces dans les peintures hollandaises du siècle d'or</i>	p. 253
Odile Parsis-Barubé	
<i>Les commencements de l'étrangeté</i>	p. 273

Arts et lettres des pays du nord

Annick Drösdal-Levillain	
<i>Gaute Heivoll</i>	p. 287
Gaute Heivoll	
<i>Adelheid</i>	p. 289
Anne-Marie Soulier	
<i>Torild Wardenær</i>	p. 303
Torild Wardenær	
<i>Poèmes</i>	p. 305
Peter Holvoet-Hanssen	
<i>Poèmes</i>	p. 319
Jaap Robben	
<i>Six poèmes</i>	p. 329
Auteurs	p. 335
Résumés	p. 337

Poèmes*

Torild Wardenær

Oiseaux

[*I pionértiden*, Aschehoug, Oslo 1994]

Séraphiques

en costumes luisants, les yeux noirs,
ils observent nos membres sans plumes
mais jamais ne nous recherchent
car nous sommes des corps :
le lieu de l'exil dans le monde

* Poèmes traduits du suédois par Anne-Marie Soulier.

Offensive du prolétariat
[Døgnndrift, Aschehoug, Oslo 1998]

J'ai bien l'impression d'avoir du sang bleu dans les veines,
c'est sûr, j'appartiens à l'aristocratie, je chasse le renard et le lièvre,
j'acquiers des terres, je tiens une cour,
j'occupe la galerie et fais valoir mes droits,
mais la Mort prolétaire me suit pas à pas,
soudain, détonation : simple coup de semonce, juste une égratignure,
le sang rouge me trahit, ma couche extérieure brûle,
voilà ma noblesse doublement en danger,
alors, vite, couvrir la blessure,
je m'en suis tirée facilement
me dis-je en reprenant ma place,
et bien que depuis lors mes aumônes soient maigres,
le puissant, le riche avenir rétrécit sans cesse.

Rapport de déesse V
[Titanporten, Gyldendal, Oslo 2001]

Dehors flottent les pages d'un énorme codex, feuillets offerts à tous les vents
tiens, en voilà un, envolé tout là-haut sous le faîte. Il se colle contre le mur et
je le récupère à grand-peine, le fais sécher devant le poêle, lis cette recette à demi effacée :

Préparation d'une poudre pour adoucir les flétrissures du temps
Presse sur ta poitrine un portrait de la reine Nefertiti.
Ne pense pas à sa peau douce,
ni à l'arc de sa bouche, à ses hautes pommettes, à sa coiffe de jade
ferme les yeux c'est tout et presse-le sur ta poitrine.
Si tu sens tomber quelque chose, c'est la poudre — à ingérer ou à répandre.
Je ferme les yeux, les rouvre, regarde de près, cela est-il vraiment écrit
ou bien me suis-je encore trompée.

Rapport de déesse VII
[Titanporten, Gyldendal, Oslo 2001]

J'entends quelqu'un dire que Paris a rompu ses amarres et qu'on l'a vu planer au-dessus d'une cour d'école en Finlande. Cela ne me surprend pas, j'ai toujours pensé que les métropoles finiront par se détacher pour dériver vers le nord, vers les grands deltas de la Laponie finlandaise.

La rumeur m'incite à lire la théorie de la relativité, mais je n'y comprends vraiment rien, et au lieu de ça je taille dans ma chevelure, elle est belle et sombre pleine de minéraux de traces de matière alors je l'étales sur la terre du carré de légumes m'en retourne tout droit vers l'an 1410 me jette dans l'herbe car c'est l'été et je suis dans la force de l'âge et l'Hadès heureusement n'est qu'un lieu quelque part dans l'Antiquité.

Rapport de déesse VIII
[Titanporten, Gyldendal, Oslo 2001]

Me voici dans le royaume du monde, à mi-chemin entre le Moyen Âge et l'an trois mille, cette époque me plaît, je suis une personne de haut rang, vêtue de cuir, rituelle, aux épaules minces, je contrôle l'armada et mon style de commandement diffère de celui des généraux : hésitant, prêt à temporiser. Je fais des pauses fréquentes, j'ouvre et referme sans vrai motif un écrin de laque rouge, joue avec mes clefs, avec le Grand Plan, frotte encore et encore un morceau d'ambre clair et me laisse distraire par l'idée que Botticelli lui aussi se conduisait avec élégance, qu'il peignait la lumière exactement comme elle venait se planter dans un atrium de sa ville natale ou s'enchevêtrer dans la chevelure ornée de fleurs du Printemps – cette lumière qui a anticipé mon siècle, qui est absolument immuable, et je tends l'oreille lorsqu'on parle des batailles navales célèbres, d'Atlas, de force brute, du jour où un arrière-petit-enfant a englouti une pleine assiettée de millet. Je surveille les instincts, ces petits points lumineux dans le noir cosmos du corps, mais tout vient à son heure et je termine par un appel, veillez bien sur nous : des ratios, des ratios, toujours des ratios ! Les secours ne manquent pas, tailleurs de pierre, tisserands, ingénieurs laser, je les rassemble autour de moi, distribue des lits de camp. Dormons sous le ciel ouvert, fêtons ensemble la Saint-Jean, soyons amis.

Moribonde

[*I pionértiden*, Aschehoug, Oslo 1994]

Je suis debout devant le squelette d'une femme. Il est tout grêle, de la même taille que moi et enfermé dans une vitrine. Entre quelques-unes des côtes s'étalent encore les restes de ce qui ressemble à un cuir fin, transparent. Les os des hanches ont la forme de coupes. Leur nom latin, *os ilium*, est écrit directement dessus en noir. Ils ont peut-être abrité un fœtus, me dis-je. Elle, en tout cas, a été un fœtus autrefois, protégé par les mêmes ailes. Mais il y a longtemps. Avant que les os ne durcissent, que les fontanelles ne se mettent à pousser, et la chair à croître. Elle a dû penser à cela.

Quand la peau était encore tendue, et qu'elle avait une bouche. Qu'un jour elle serait allongée dans la terre, que des racines de cyprès viendraient s'insinuer entre ses radius, et que ceux qui l'avaient aimée se tiendraient debout devant sa tombe. Il n'en a pourtant pas été ainsi. Pardon, dis-je tout haut.

Je me détourne, honteuse. Passe lentement devant l'hippopotame empaillé à l'œil rusé, la grande grille d'os suspendue à une baleine bleue, et sors.

Reste debout, mes pieds de squelette sur l'escalier froid. Regarde les arbres, la terre et le ciel.

Evite de rencontrer le regard sombre de quelqu'un d'autre. Arrange mon visage en plis obéissants, et retiens mes pensées par une bride si tendue qu'elle n'ont aucune chance de s'affoler dans leur petite chambre, dans leur peu de temps.

Nous avons peut-être traversé la vie en dormant
[*Paradiseeffekten*, Gyldendal, Oslo 2003]

Nous avons peut-être traversé la vie en dormant,
sommambules errant d'un amour à l'autre,
bafouillant notre admission dans la toute-puissance du langage,
nous rêvant nous-mêmes jusqu'aux bords de la réalité,
glissant hors du cycle des jours, hors de la décennie.

Nous nous réveillerons peut-être au seuil de la mort avec des yeux
d'azur,
avec dans la bouche les oboles d'or de tous les étés,
pour docilement nous rendre à la terre, comme un cadeau,
oui, nous en sommes sûrs maintenant : l'avenir nous prendra,
en témoigneront les moutons sans paroles, les cigales éprises de
chaleur, et
du plus haut du lieu du sacrifice
le merle, pur de tout péché
chantera, chantera.

J'opère mon propre cœur d'après les planches
des vieux bouquins d'anatomie
[Paradiseffekten, Gyldendal, Oslo 2003]

J'opère mon propre cœur d'après les planches des vieux bouquins
d'anatomie.

Comme prévu, il y a là-dedans une saleté à faire pitié, et quand
j'obtiens un moment d'attention
du public j'annonce au micro que les loups-garous sont une race
éteinte, que la Transylvanie a quitté l'Union Européenne, je parle de
Bleuler de sa
nomenclature et des contre-interrogatoires malvenus, je dis qu'une
chevelure est pareille à une meule de foin, et que
mes amants...

Ici quelqu'un m'arrête éponge le tout et me tient solidement les
mains, mais
ensuite je me remets à raconter :

Qu'en vérité tout est tellement facile à supporter, l'extase comme
l'ordinaire des années maigres
être seule, être reine, abdiquer, se couronner soi-même
abdiquer...

Soudain le soleil se précipite dans la maison,
doré, chaud et puissant
[*Paradiseeffekten*, Gyldendal, Oslo 2003]

Soudain le soleil se précipite dans la maison, doré, chaud et puissant.
Le bruit semble commandé par les entrailles de la terre ou par le ciel
aux couleurs d'émail :

un saxo soprano aigu, quelques mésanges, une sonnerie de
téléphone, ta voix est tout à fait celle d'un sorcier. Elle me guérit
par-delà de longues distances, et de la terre jaillissent des pousses
nouvelles, j'étale des vivres autour de moi : dattes, choux, raisins. Je
fais une sorte de signe de cresson, je brise des queues de basilic et
de sauge. Les tiges et les feuilles sont vives de sève comme au début
de l'été, je mélange des herbes et des œufs, j'ai à nouveau faim, je ne
peux me rassasier du retour de cette faim.

Billots dagues coutelas
[Paradiseffekten, Gyldendal, Oslo 2003]

... **BILLOTS DAGUES COUTELAS** PIOCHES REVOLVERS ACIDE
SULFURIQUE COUTEAUX HACHES HALLEBARDES CYANURE GOURDINS
POIGNARDS CHEVROTINES LANCES CARABINESRAPIÈRES MINES
FLOTTANTES SABRES BAZOOKAS FLEURETS MITRAILLETES BOMBES
ATOMIQUES ESCOPETTES FAUCILLES GAZ ASPHYXIANTS MOUSQUETS
TORPILLES CIMETERRES CATAPULTESNAPALM FUSILS À SILEX
GRENADES À MAIN PISTOLETS À AIR DDT MINES MAGNÉTIQUES
MITRAILLEUSES TANKS FUSILS-MITRAILLEURS ARCS MINES SOUS-
MARINES TROMBLONS MAUSERS

... la glotte, le derme, ganglions lymphatiques, nœuds capillaires,
les vertèbres lombaires, les ménisques, les articulations synoviales,
le cervelet, cellules gliales, glandes surrénales, capsules de Bowman,
l'os lunaire, la pupille, uretères, la cloison nasale, les lobes occipitaux,
l'appendice, la carotide, la cavité crânienne, la veine porte, le disque
de Merkel, l'hymen, les dents de sagesse,
les glandes sublinguales, le muscle crémaster, les glandes lacrymales,
le nœud sinusal,
le muscle psoas, l'iris, trompes d'Eustache, le lobe pyramidal, les
valvules mitrales, l'os cunéiforme, le péricarde, articulations
sphéroïdes, cartilages costaux, le lobe pariétal, les artères,
le grand adducteur, la malléole interne...

GAZ MOUTARDE HARPONS LANCE-FUSÉES MINES TERRESTRES
MARTEAUX-PILONS BOMBES À NEUTRONS ARSENIC GRENADES
ANTICHARS GUILLOTINES TORPILLES SOUS-MARINES COUTEAUX
DE CHASSE SHRAPNELLS MACHETTES LANCE-FLAMMES BOMBES À
HYDROGÈNE CANONS ANTIAÉRIENS CARABINES DE FOIREMISSILES
ANTI-CROISEURS ACIDE NITRIQUE BAÏONNETTES TANKS
STYLETSGLAIVES JAVELOTS CANNES FRONDES LANCETTES SCALPELS
GAZ PARALYSANTS BOMBES EN GRAPPES...

Je peux n'importe quand être saisie
d'une folie soudaine d'immortalité
[Paradiseffekten, Gyldendal, Oslo 2003]

Je peux n'importe quand être saisie d'une folie soudaine
d'immortalité et même
possédée par toutes les vies qu'à ce jour j'ai frôlées.
Possédée par l'idée d'avoir survécu, par les jours qui dévorent les
amants
par l'écoute ininterrompue du rouge dedans du corps.
Je suis devenue folle, mais je reste protégée du vent du nord et
entourée d'avertissements.
Mes rotules sont emplies d'argent et de sérum. Un veilleur de nuit
dit la messe et une maman
se tient penchée sur moi.

Le jour ses cheveux sont couverts d'un foulard couleur d'airielle des
marais.
La nuit ils tombent sur mon visage quand elle veille sur moi, et c'est
maintenant
tandis que novice allongée j'essaie mon futur lit de mort, c'est
maintenant
juste avant qu'elle n'allume la lampe qui fera luire
la pierre sertie qu'elle porte à l'oreille, que l'avertissement prend
forme.

C'est là, dans cette zone entre l'enfance et le royaume de Dieu,
qu'elle fait signe au veilleur de nuit
au donneur de vie, et à nouveau la pièce s'élargit et devient une vaste
chambre
où je vais m'éveiller pour tomber amoureuse encore, me fiancer.

En cours de route j'ai dû inverser les chiffres
[Paradiseffekten, Gyldendal, Oslo 2003]

En cours de route j'ai dû inverser les chiffres et automatiquement et d'une main sûre j'ai écrit 3002 au lieu de 2003. J'y vois tout de suite le signe que cela sera vrai, que nous serons là, ensemble, un jour d'avril d'ici mille années.

J'écris en avril 3002. Les pies chahutent par-dessus le toit et les arbres. La couleur de l'herbe nouvelle est très ancienne mais étale autour de nous son pigment tout neuf. C'est juste après les grandes révolutions. Nous avons survécu et appris tant de choses, entre autres comment préserver nos liens. Nous risquons toujours d'être séparés par des années-lumière, mais les distances pourront se vaincre en quelques secondes à l'aide d'idées claires et de cœurs purs.

Alors à tout hasard j'envoûte sans tarder mes atomes et les tiens dans une nouvelle incarnation, car je ne veux rien manquer de ces liens futurs, des jeux des pies folles de joie sous l'immense ciel de printemps, d'un monde qui encore regorgera de vie.

Héritage CCXCVIII
Première excursion métaphysique
[Psi, Aschehoug, Oslo 2007]

Ce que je vois ? Ne me le demande pas, c'est impossible à rapporter.
J'ai une nouvelle attaque, mes dents claquent, mes genoux se
dérobent, et cette fois non plus ma vie n'est pas
directement menacée, mais je tombe à terre, avec des visions, des
crampes, les yeux révoltés.

« Houhou, sais-tu quel jour on est ? Tu peux dire ton nom ? Tu peux
bouger les doigts de pied ? »

me crie quelqu'un quand je reviens à moi.

Je ne réponds pas à ça non plus, je comprends que je dois renoncer à
mon histoire personnelle.

Celle-ci est en partie trop floue, en partie trop souillée pour être
présentable, éclaboussée qu'elle est d'écume et de rêves.

Au lieu de ça je deviens une convertie qui abandonne sa maison et sa
terre. Fait son poème sans aucun domicile
afin qu'il aille errer très loin, et revienne raconter une histoire du
monde.

Je me défais de tout pour qu'il puisse se dire, et même s'il bégaye, s'il
reste pitoyable,

je le laisse parler franchement et montrer son vrai cœur de brave.

Sinon il ne vivra jamais, sinon tu ne pourras jamais le voir, et il le
faut pourtant : il faut que ce soit

l'amour dès le premier regard, que tu saches ou non de quoi il parle,
que tu aies déjà aimé ou non – je veux dire : le poème doit, en te
faisant sa cour naïve,

te mettre lentement à genoux et insensiblement te priver de raison, et
pour finir porter le manque

sous ta peau pour le restant de tes jours, comme un secret volé.

Héritage CCCVIII
[Psi, Aschehoug, Oslo 2007]
Œuvres d'amour I

Que quelque chose m'a imprégnée une fois pour toutes et m'a
rendue immortelle, voilà qui m'est devenu très clair.
Ce peut être l'été, ou bien plutôt un bonheur instable qui a fini par
venir brûler en moi avec sa courte flammèche cuisante.
J'en parle avec les morts.
Ils se rassemblent autour de moi, examinent la teinte sombre de ma
peau, me regardent au fond des yeux, confirment mes suppositions.
Dehors se dressent des tiges de molènes tout allumées. Les chats
viennent se glisser par là, se mêlent à la conversation.
Tout vacille : les ombres profondes, le mince baldaquin au-dessus de
nous.